

CHARITÉ !

*Déjà la bise de l'automne
Rougit les bois des alentours ;
A sa voix triste et monotone
L'été s'enfuit, et ses beaux jours.*

*Adieu ! tendre et douce verdure,
Adieu ! qu'ils chantent des bosquets ;
Les nids déserts, c'est la froidure ;
Les prés séchés n'ont plus d'altruïts.*

*Errant sur les feuilles tombées,
On pense aux ans qui ne sont plus,
Aux illusions envolées,
A tous les bonheurs disparus.*

*Le riche attend dans l'allégresse
L'hiver, sous ses riantes lambris ;
Les chants et les plaisirs sans cesse,
Pour lui chassent les noirs soucis.*

*Regardez à votre portique,
Regardez, chrétiens opulents,
Le pauvre, au vêtement rustique,
Demandant l'aumône aux passants.*

*Il tend sa main endolorie,
Implorant votre charité :
Riches, que votre âme attendrie
Console et donne, ayez pitié !*

*Donnez beaucoup dans le silence,
Séchez les pleurs des malheureux,
Faites part de votre abondance :
Bonheur ! à qui fait des heureux.*

H. Mayrand

LE DÉVOUEMENT DU MÉDECIN

Le médecin, pour être à la hauteur de la position sociale qu'il occupe, doit un dévouement complet à ses frères malades. Semblable au ministre de Dieu, il ne doit point se laisser effrayer par les dangers des maladies contagieuses qu'il rencontre sur son chemin. Il doit envisager froidement ce danger et se souvenir que, du moment où il est entré dans la pratique de sa profession, sa vie est toute de dévouement et qu'il se doit à ses semblables. Il ne peut reculer, sa conscience le lui défend.

Cette générosité du cœur, cette qualité qui doit être la base fondamentale et essentielle, surtout du médecin chrétien, ne doit pas être animée par le souffle de l'intérêt, mais elle doit puiser sa source dans l'attente d'une vie éternelle.

Dans le seul but d'assurer à sa famille le pain nécessaire à son existence, le médecin irait-il affronter les maladies contagieuses et s'exposer à leurs atteintes mortelles ? Je m'en rapporte à vous, lecteurs, et je vous demande quel est celui d'entre vous qui exposerait ainsi sa vie en échange de quelques dollars ? qui oserait seulement compromettre sa santé, ce bien si précieux, cet héritage qui vient de Dieu, au service d'autrui, s'il ne recevait pour toute récompense qu'un peu d'or ?

Il faut quelque chose de plus puissant que l'intérêt pécuniaire pour faire germer dans le cœur du praticien cette expansion au bien pour ses semblables. Pour lui faire accomplir de si belles actions, pour lui faire engendrer de ces actes vraiment héroïques, il faut le concours de la religion. La religion ! voilà la pierre angulaire de la médecine ; en elle réside l'honneur de la profession médicale.

Pour faire tomber dans l'oubli des défections qui se sont produites bien rarement, il est vrai (qui n'a pas de faiblesses), se dresse le glorieux martyrologe des médecins tombés au champ d'honneur, innombrables comme les étoiles du firmament. Parmi ces preux se rangent les célèbres médecins français : Vailleux, Blache, Clasel de Boyer et tant d'autres qui, ayant contracté la maladie au lit de leurs malades, sont tombés victimes de leur dévouement.

Pour ne citer qu'un exemple entre mille de dévoue-

ment accompli par nos médecins canadiens, qu'il me soit permis de rappeler le plus récent.

Un jeune homme, reçu médecin de la veille, encore dans la fleur de ses vingt printemps, à qui s'ouvrait un avenir de riantes promesses et doué d'une intelligence remarquable, fut nommé interne dans un hôpital bien connu de Montréal. Ses devoirs professionnels le mirent en contact avec des malades atteints de la fièvre typhoïde. Il la contracta. Les soins les plus pressés lui furent prodigués. La science médicale, assemblée autour de son chevet, ne put conserver cette précieuse existence. L'arrêt de Dieu était porté ; il fallait sacrifier sa vie. Il le fit avec cette résignation dont les martyrs ont seuls le secret.

Que ce dévouement sublime est bien digne de l'estime et de la plus haute considération de tous les cœurs sensibles et généreux ! Ce dévouement, qui doit être une qualité fondamentale du médecin, suffit à lui seul pour élever le rôle qu'il est appelé à remplir dans la société à la hauteur d'un véritable sacerdoce.

A toute heure du jour et de la nuit, du moment qu'il y a une souffrance à apaiser, un remède à porter pour soulager cette pauvre humanité souffrante qui nous compose, le médecin, semblable à une sentinelle qui cherche à dépister l'ennemi qui s'avance, ne doit pas perdre un seul instant. Le pauvre comme le riche doit attirer son attention, mais d'une manière toute spéciale.

Le riche, une fois les honoraires de son médecin payés, croit, souventes fois, ne pas lui devoir de reconnaissance. Il croit avoir satisfait à la dette de l'honneur.

Ayons certains égards pour le pauvre, ne le repoussons pas : la maladie le rend doublement digne de notre commisération : *Res sacra miser*. S'il n'a pas d'émoluments à nous offrir en retour des sacrifices que nous nous sommes imposés pour lui, il aura, du moins, un cœur généreux et reconnaissant.

Et d'ailleurs, la charité chrétienne porte bonheur même sur cette terre et sera récompensée par Dieu qui a promis, dit l'Évangile, qu'un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans effet sur sa miséricorde en faveur de celui qui l'aura fait. Pour ce service rendu à un frère nécessiteux qui, bien souvent, n'a qu'un misérable grabat pour endurer les tortures les plus cruelles de la maladie, qui n'a plus qu'un peu de pain à partager entre plusieurs bouches affamées, la reconnaissance de ce cœur généreux ne vaut-elle pas plus que l'or que nous pourrions recevoir ?

Il est, dans la vie du médecin, de ces joies intérieures que ressent un cœur sensible et que la plume ne saurait rendre qu'imparfaitement.

Parmi ces joies intimes, mentionnons celle qu'il éprouve, après les misères et les fatigues de la journée en rentrant le soir au logis, tout en trouvant les joies réconfortantes du foyer familial, de savoir qu'il a exercé son rôle de dévouement envers un de ses frères nécessiteux. Que son cœur doit déborder de joie au souvenir de ces hauts faits !

La vie du médecin est une vie de dévouement continu et d'abnégation ; voilà ses charmes et ce qui donne à sa mission un cachet de sublimité et de noblesse.

Dr LÉON COTÉ.

Saint-Paschal, octobre 1899.

SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

VELLETRI, 18 juillet 1868.

Mes chers parents,

J'ai reçu hier soir votre lettre datée du 24 juin. Vous ne sauriez croire quelle joie je ressens, chaque fois que m'arrive une de vos lettres. C'est toujours un nouveau bonheur pour votre fils d'apprendre des nouvelles de la famille.

Vous vous ennuyez, tout en supportant avec une résignation admirable l'ennui que vous cause mon absence. Vous me demandez si je m'ennuie aussi ?

Sans doute, je ne cesse de penser à vous, de prier pour vous ; mais je n'hésite pas à vous dire que

l'ennui ne peut avoir aucune prise sur moi. Je suis tout à fait content de l'état de vie que j'ai embrassé : s'il me vient parfois de petites tristesses, qui n'en a pas ? Peut-on avoir le ciel sur terre ?

Je suis très heureux ; et voulez-vous savoir quand j'éprouve le plus de joie ?—C'est lorsque je reviens d'un long exercice qui m'a occasionné beaucoup de fatigue. Plus l'été s'avance, plus nos fatigues augmentent. Maintenant le lever est à 3 heures du matin ; nous allons faire l'exercice de tirailleurs à une lieue environ de Velletri, dans une plaine qui se trouve sur la voie Napolitaine.

Là, nous nous mettons sur deux rangs de profondeur ; puis, nous nous déployons tous sur un seul rang, de manière à laisser entre chacun de nous un espace de cinq pas. C'est le meilleur moyen de combattre.

Nous faisons tous ces exercices au pas gymnastique, c'est-à-dire en courant : c'est fatigant, je vous l'assure ! Encore, si le soleil n'était pas si ardent ! Pourtant, nous partons très tôt : mais à peine le soleil paraît-il, que la chaleur devient suffocante. Ce qui compense un peu, c'est que les nuits sont très fraîches à Velletri, tandis qu'à Rome, elles sont très chaudes. Georges doit en dire quelque chose !

Je vous écris ceci sur mon oreiller : vous pouvez penser que la position n'est pas commode. Bientôt peut-être, il me faudra vous écrire sur la crosse de mon fusil, ou sur mon sac, parce que nous devons aller bientôt camper à l'ancien camp d'Annibal.

Ce matin, j'ai été témoin d'une scène terrible : la fusillade de deux brigands.

Voici ce que j'ai appris sur le compte de ces deux bandits :

Le plus jeune, qui n'avait que dix-neuf ans, a avoué avoir tué onze personnes, parmi lesquelles son père et sa mère ! Quelle monstruosité ! Quelle scélératesse !

L'autre, âgé de vingt-deux ans, n'avait pas moins de meurtres sur la conscience. Ensemble, ils ont un jour atrocement mutilé une femme, après lui avoir fait subir les derniers outrages.

Ils ont eu le temps de se préparer à la mort. Ils se sont confessés tous deux et ont reçu tous les secours de notre sainte religion.

Ce matin, tous les zouaves présents à Velletri se sont réunis sur la grande place. Nous avons formé le carré, au milieu duquel les deux brigands se sont mis à genoux. Un peloton de douze zouaves a été placé devant eux, à une courte distance ; au commandement de : "Joue... feu !" douze coups sont partis, les deux bandits sont morts instantanément.

Je vous avoue que la vue de cette exécution m'a un peu bouleversé.

La foule était immense : on craignait quelque coup de main, mais tout a été très calme.

Laissez-moi vous mettre en garde contre ce que certains zouaves écrivent dans les journaux : je vous dis la vérité pour tout ce qui touche au service militaire, à la nourriture qui est suffisante, etc.

La *Correspondance de Rome* dit que les Garibaldiens se vantent de vouloir venir, à l'automne, dompter les zouaves : qu'ils prennent garde à eux !

* *

ROME, 20 juillet, 1868.

C'est de Rome que je continue cette lettre commencée à Velletri. J'ai obtenu deux jours de permission, que j'ai demandés à cause du prochain départ de l'aumônier du troisième détachement, M. l'abbé Routhier. M. Routhier doit partir jeudi pour le Canada, j'ai donc cru vous être agréable en vous envoyant par lui quelques objets bénits par le Saint-Père.

Ce n'est pas tant parce qu'il vous viendront de moi, que vous devez y attacher de l'importance, que par suite de la bénédiction qu'y aura attachée le Vicaire de Jésus-Christ. Je ne puis rien vous envoyer de plus précieux en ce moment : il m'a fallu me hâter d'aller acheter ces deux chapelets, mais j'espère que vous en serez contents. Une autre fois, je tâcherai de vous envoyer mieux.

Avez-vous reçu les portraits des généraux de l'armée pontificale et les vues des monuments de Rome, que je vous envoyais ?